

Theatre for Everybody

📍 Gaza City

☎ +972 59-253-3060

✉ hossam.madhoun@hotmail.com

📘 <https://www.facebook.com/profile.php?id=100002159358045>



Image de publicité pour « Guerre et Paix », pièce présentée en 2014

Introduction

L'histoire de Hossam Al-Madhoun, troquant son métier de manœuvre dans une compagnie israélienne contre celui d'acteur à plein temps, fondant le Theatre for Everybody puis effectuant des tournées dans toute l'Europe, est emblématique de la force de la passion et de la détermination palestinienne qui va de pair avec une créativité innée. Devenir acteur professionnel, en Palestine, nécessite non seulement de développer des aptitudes personnelles mais, également, de développer les ressources nécessaires au fonctionnement d'un théâtre et à la production de spectacles. « Personne n'est uniquement acteur en Palestine : il y a des faiseurs de théâtre en Palestine. Du fait qu'il n'existe pas d'industrie des arts ou du théâtre, un acteur doit écrire, mettre en scène, s'occuper de la logistique, de la conception et du management, enfin écrire des demandes pour trouver des financements, tout cela en même temps. »

Pour Hossam Al-Madhoun, le travail de théâtre est un acte profondément philosophique et idéologique, une manière d'exister, une façon d'être au monde. Créer c'est résister – que ce soit à notre propre société ou à une occupation – la créativité et la résistance vont de pair ou marchent la main dans la main.



Hossam Al-Madhoun

Je viens d'une famille très pauvre. Personne dans ma famille n'a terminé sa scolarité. C'est moi qui suis allé le plus loin – jusqu'en première. J'ai arrêté ma scolarité, juste un an avant d'entrer à

l'université. Je suis parti travailler comme manœuvre en Israël. Au début de la première Intifada, en 1989, j'ai continué à travailler en Israël, je ne savais rien de l'Intifada et cela ne m'intéressait pas. Puis, en 1990, les Israéliens m'ont empêché de retourner en Israël et j'ai été coincé à Gaza. À Gaza, tout le monde jetait des pierres, tout le monde résistait. J'étais jeune et on ne peut pas rester à l'écart donc, je me suis impliqué. J'ai commencé à jeter des pierres, à écrire des choses contre l'occupation et le mur. Les Israéliens m'ont arrêté

et m'ont envoyé à la prison de Ktzi'ot dans le désert du Néguev pour neuf mois. Il ne s'agit pas d'une prison avec des murs ; il y avait « seulement » des clôtures, des tours, des fusils et nous vivions sous la tente.

Des prisonniers ont voulu monter une pièce de théâtre. Avant cela, je n'avais jamais pensé au théâtre. Quand ils ont demandé qui voulait participer, j'ai dit : « Oui ! » tout de suite ! Je voulais faire quelque chose ; nous étions en prison et nous avions plein de temps.

Ce qui m'a sidéré, c'est la manière dont nous l'avons fait. Nos lits n'étaient qu'à vingt centimètres du sol et mesuraient soixante centimètres de large. Nous avons pris tous les lits et nous les avons placés côte à côte dans l'une des tentes. Puis, nous avons tendu une toile de fond avec nos couvertures qui étaient grises. Soudain, nous avons une scène et un décor qui représentait un

mur dans le camp. Nous avons même tissé des rideaux à partir de 300 mètres de fils de laine détricotés de quelques-uns de nos pulls. Les Israéliens ne savaient pas ce que nous faisons dans la tente !

Il y avait un prisonnier qui savait jouer de l'oud. Alors, nous avons pris un jerrican, nous avons façonné en forme de manche un morceau de bois de lit. Quelqu'un a fait venir des cordes clandestinement... et nous avons eu un musicien ! Puis, nous avons joué la pièce. Quelle expérience !

À la fin de ma peine, fin 1992, je suis sorti de prison et certains d'entre nous ont voulu continuer à faire du théâtre, même si on ne savait pas vraiment ce qu'on faisait. Nous avons loué un espace près de chez moi et nous avons commencé à « faire du théâtre ». Les spectacles étaient très médiocres, très superficiels, mais c'était du théâtre et les gens venaient les voir.

J'ai entendu parler d'un formateur de théâtre suisse, Peter Brashler, qui était sous contrat avec Ashtar Theatre de Ramallah et voulait venir à Gaza pour former des gens. Il cherchait des assistants et il y a eu une audition au local de la YMCA (Association des jeunes hommes chrétiens), plus de 200 personnes avaient posé leur candidature et cela a pris trois jours entiers pour en choisir seulement 13. Heureusement, j'ai été l'un d'entre eux. Nous avons eu trois mois de formation, cinq jours par semaine. Uniquement l'après-midi, car nous avions tous un travail. Je travaillais dans une usine de carrelage, transportant du ciment et du matériel à longueur de temps, comme un coolie, travaillant de 4 heures du matin à 4 heures de l'après-midi. À 5 heures, je commençais ma formation au théâtre.

À cette époque, je ne parlais pas l'anglais, je ne connaissais que l'hébreu que j'avais appris en travaillant, en Israël, pendant cinq ans. Trois mois plus tard, j'étais

capable d'assister mon ami Amal Al-Rozzi qui traduisait et, six mois plus tard, lors de la seconde formation avec Jan Willems de Theatre Day Productions, j'étais devenu le traducteur. La même année, en 1994, j'ai arrêté de travailler à l'usine et j'ai commencé à travailler comme traducteur dans les médias. Pour mon premier travail, j'étais traducteur pour la télévision hollandaise pour 50 dollars par jour, c'était ce que je gagnais en trois semaines à l'usine !

À la fin des six mois d'apprentissage, Willems nous a dit qu'il aimerait continuer avec nous, dans un programme de trois ans, pour faire du théâtre pour les enfants dans un but pédagogique, mais sans être payés. Nous avons dit que nous n'avions pas besoin d'argent – nous étions très emballés de pouvoir le faire. Nous avons répété n'importe où, dans des garages, chez des amis ou au travail. Finalement, la YMCA a mis à notre disposition un grand hall jusqu'à la fin des trois ans.

Nous avons produit des soirées de Ramadan au Centre culturel français et cela nous a donné des contacts avec des Français et des Belges. L'une d'entre eux, Marianne Blum, professeure française à l'université de Gaza, a aimé ce que nous faisons. Elle a vu comment nous faisons de l'art dramatique avec les enfants et comment nous produisons des soirées culturelles pour des événements comme la « Nuit blanche » et le 14 juillet. Elle nous a mis en relation avec la troupe du « Théâtre du Public » de Belgique dont son directeur, Philippe Dumoulin qui est venu à Gaza et nous a formés à un nouveau style de théâtre, celui du théâtre des opprimés. Le « Théâtre du Public » était l'une des troupes qui avaient créé le « Festival du Théâtre Action ». Ils importaient des spectacles de pays du tiers-monde et les vendaient en France, en Belgique et au Luxembourg, avec des tournées tous les deux ans. En 1996, Philippe est revenu à Gaza pour nous aider avec une pièce, puis il a invité Amal et moi-même en Belgique en 1997,

pour un petit spectacle. Nous avons été invités l'année suivante à faire une tournée avec la pièce que nous avons donnée à Gaza l'année précédente.

C'est ainsi qu'en 1998, nous avons fait notre première tournée en France, en Belgique et au Luxembourg, puis, en 2000 et 2002. En 2003, nous avons organisé une tournée spéciale en France, organisée par l'Association France Palestine Solidarité. En 2004, nous avons monté, en France, une belle production intitulée « L'Or Bleu » sur le problème de l'eau dans le monde. Nous étions un groupe de cinq théâtres du monde entier : deux acteurs du Rwanda qui parlaient des corps dans les rivières et les lacs qui polluaient l'eau, deux de l'Inde qui parlaient de ces « salauds qui construisent de grandes usines et polluent les rivières où tout se meurt », deux acteurs de Belgique qui parlaient de la globalisation de l'eau et du capital qui contrôle le besoin d'eau fondamental de l'humain et nous, les Palestiniens, nous parlions de la perte de notre eau, conséquence de la perte de notre terre. Nous avons travaillé en Belgique pour un mois, en combinant les cinq productions et les cinq langues : arabe, hébreu, français, odia, parlée en Inde et la langue nationale rwandaise kinyarwanda en un spectacle unique. Puis, nous avons fait une tournée en Europe et en Amérique du Nord pendant trois mois.

À côté de notre coopération avec le « Théâtre du Public » en Belgique, nous avons aussi une longue histoire de coopération avec le « Théâtre AZ » de Londres et son directeur Jonathan Chardwick.

Alors que j'avais trouvé le théâtre et que le théâtre m'avait trouvé quand j'étais en prison, je suis devenu assez mûr, avec le temps, pour savoir exactement pourquoi j'en faisais. J'en fais tout d'abord – excusez-moi, mais je suis égoïste – parce que ça me plaît, c'est personnel ! Je pense que si cela ne nous plaît pas à nous-mêmes, cela ne plaira pas non plus au public. Deuxièmement,

je pense fortement que c'est un outil superbe pour promouvoir le changement chez les gens. C'est un outil très intellectuel et très amusant. Cela doit être amusant et cela ne doit pas être un luxe – cela devrait être une plate-forme de discussion. Mes spectacles parlent à vos cerveaux et pas seulement à vos cœurs. J'essaie d'éviter ce que l'on nomme les mélodrames ou de toucher les émotions des gens comme un but en soi. Je veux plutôt qu'ils ressentent mais qu'ils aient une distance, sans tomber dans l'émotion, mais en les gardant éveillés, capables de penser et de discuter.

J'ai horreur qu'on me traite de « héros ». Je ne veux pas qu'on nous voie uniquement comme des résistants. Je préfère qu'on me traite comme un être humain qui fait tout ce qu'il peut pour se libérer, comme tout autre être humain. Ceux qui nous nomment des « héros », nous privent du droit d'avoir mal : « Les héros n'ont pas mal ! » Ils nous privent du droit de pleurer ou d'être déprimés : « Tu es un héros, tu ne devrais pas pleurer ».

Finalement, nous sommes des êtres humains qui cherchons à vivre malgré toute notre peine. Même les gens qui souffrent d'un cancer, par exemple, trouvent des moments de vie – ils pratiquent la vie. En Palestine, nous avons de très sérieux problèmes : l'occupation, l'enfermement, la pauvreté, peu d'espaces pour respirer, pour interagir. Mais on ne peut pas pleurer tout le temps là-dessus, jour et nuit. On doit faire son propre espace et c'est ce que beaucoup de gens font maintenant à Gaza, ils créent, ils se débrouillent. On trouve des moments pour rire, on vit, on vit la vie !

La Résistance

Notre résistance est comme celle de tout autre être humain pour sa liberté. Comme le mouvement des droits civiques dans les années 60 en Amérique. Toute

mon admiration. À chaque fois que l'on n'est pas libre, on résiste et on prend tous les moyens pour devenir libre. Certains d'entre nous lancent des roquettes bêtement, nous attirant toute la destruction, certains le font pacifiquement, essayant de trouver des moyens de changer cette situation sans nuire aux gens. Mais, personne n'acceptera de ne pas être libre.

Il n'y a pas tellement de différence entre la créativité et la résistance : créer signifie résister à la société. Je suis acteur, tout d'abord, seulement acteur, sans étiquette. D'un autre côté, mon travail dépend du type de public auquel je m'adresse. Comme acteur, je me demande : « Bon, voilà mon public, qu'est-ce que je dois lui dire, quel message dois-je lui faire passer ? » À Gaza, nous utilisons le théâtre pour promouvoir le changement social. Nous n'essayons jamais de faire quelque chose contre « cette maudite occupation, Israël, bla, bla, bla » parce que nous y vivons, que nous la connaissons. Tous les spectacles sont faits pour s'adresser aux gens, pour augmenter la conscience de problèmes très simples comme la propreté, les droits des femmes, les droits des enfants. Ce sont les messages que nous utilisons pour nos concitoyens.

Après la guerre de 2014, nous avons joué « Guerre et Paix » de Tolstoï avec des sous-titres en anglais. Nous savions alors que nous prenions un grand risque car après la guerre, le Hamas est sorti dans la rue pour

célébrer « sa » victoire. Et nous sommes montés sur scène et nous avons dit : « Allez-vous faire foutre et la guerre aussi ». Nous avons exprimé deux messages : une forte condamnation de la violence et de la guerre et une forte condamnation de la dictature. Nous avons dit clairement qu'à Gaza nous vivions sous une dictature. Nous avons eu peur d'être arrêtés ou interrogés mais cela n'est pas arrivé. Ce qui nous a surpris, c'est que notre public de 200 personnes a réagi comme s'il voulait entendre ce que nous voulions dire : « Nous ne voulons pas de guerre ! »

Le problème, c'est qu'à Gaza, nous ne sommes pas créatifs dans notre résistance. Ceux qui contrôlent Gaza suivent toujours le même chemin et nous perdons à chaque fois : on résiste jusqu'à la mort mais sans accomplissement. Il y a de nombreuses formes créatives de résistance mais ceux d'entre nous qui y croient ne sont pas assez forts pour dire aux autres d'arrêter un instant pour nous donner notre chance.

Quand nous faisons des spectacles pour ceux du dehors, c'est toujours sur la politique et à nouveau, c'est un jeu pour éveiller la conscience des Européens vis-à-vis de notre cause en tant que Palestiniens. Je suis un homme pacifique et je crois en une existence pacifique. L'un de mes objectifs en tant que palestinien au théâtre est de faire prendre conscience aux gens de l'extérieur de la situation injuste que nous vivons ici.